

# Destination: Liberté

Mireille Desjarlais-Heyneman

I am a professional woman in the forties. This is a very candid revelation of the inner struggle that I had to face when I became more fully conscious of women's sexist conditioning as well as my own. Ever since, I have been trying to free myself from my conditioned attitudes and act in accordance with my feminist convictions. I lost out namely with the Passport Office and various computers but I am aware that the enemy is more within myself than anywhere else. I am sending this testimony to *Canadian Women's Studies* with the hope of reaching other women who may also find their psychological ascension towards freedom difficult.

Ah! Comme il est difficile de se libérer! Comme il m'a été difficile de secouer le joug des attitudes acquises depuis l'enfance, que dis-je, de celles qui me sont venues avant la naissance, du fond des âges, de mes ancêtres par ma famille, puis de mes institutrices, de mes amies, des livres, des ondes . . . Ces idées qui flottaient depuis des millénaires et que nous avons tous et toutes avalées comme on avale l'air. Ces croyances qui ont pénétré en nous par les pores de notre âme et les ouvertures de notre esprit, comme le froid ou la chaleur, comme les sons et les odeurs nous pénètrent sans même qu'on n'y prenne garde. Comment résister quand on ne sait pas qu'on devrait résister? Quand on a toujours su, et que des milliards de femmes et d'hommes avant nous ont toujours su, que 'la femme était comme cela', que son rôle essentiel était défini et qu'il serait fort dangereux pour elle et pour toute l'humanité qu'elle en déroge?

Il n'y a guère plus de sept ou huit ans que s'est opérée en moi une prise de conscience véritable sur le *conditionnement* de la femme, ce mot terre à terre qui résume bien tout ce que j'ai exprimé plus haut. Ce tournant dans ma vie —qui évidemment devait arriver tôt ou tard— je le dois à une psychologue de Toronto qui décrivait à son auditoire comment les mères conditionnent les attitudes de leurs enfants de façon sexiste. Bien sûr, on savait que les parents préparent leurs tout jeunes enfants à devenir 'des petits hommes' ou 'des petites femmes': si les filles pleurent facilement, par exemple, ce n'est pas tant qu'elles ont la larme plus facile mais c'est qu'on ne le leur interdit pas comme aux garçons. On commençait à soupçonner que si les filles n'aiment pas les jouets mécaniques —et plus tard les emplois correspondants— c'est qu'on ne leur donne pas de stimulation en ce sens. Mais on savait peu encore que les mères sont si inconsciemment sexistes elles-mêmes qu'elles conditionnent leurs enfants en les traitant différemment selon leur sexe *dès le berceau*, et cela même si elles sont *contre* ce conditionnement! Une observation de la conférencière m'avait particulièrement impressionnée: des recherches récentes prouvaient que les mères, sans aucunement s'en rendre compte, parlent davantage à leurs nourrissonnes qu'à leurs nourrissons. Est-ce pour cela que les filles parlent plus tôt que les garçons? Hypothèse tentante à considérer . . .

Quoiqu'il en soit, c'est à partir de cette époque que je me suis mise, consciemment en tout cas, à assimiler les concepts féministes qui avaient graduellement pris jour sans que je n'y aie trop porté attention. Jusque là, je pensais que, en effet, certaines femmes n'étaient pas traitées en égales au foyer ou au travail et j'étais naturellement contre ces injustices. Ma compréhension du sort de la femme dans son ensemble était étroite et mes notions du féminisme bien vagues. Pour ma part, je me croyais bien *avancée*. (*Avancée* était le mot qu'on employait avant la création du mot *libérée*!)

Ma grand-mère, qui par ailleurs avait toujours été en faveur du vote des femmes, pestait contre les lois surannées qui créaient parfois des obstacles dans sa vie de femme d'affaires. Mes parents croyaient à l'intelligence des femmes. J'avais fréquenté le collège à une époque (fin des années 40—début 50) où encore relativement peu de jeunes filles songeaient à "aller jusqu'au bacc.". J'avais obtenu une maîtrise en service social (en vérité une profession plutôt féminine à ce moment-là cependant!) et j'exerçais ma profession: j'étais une carriériste comme on dit! J'avais vécu quelque temps en Europe, et étudié divers sujets dans trois pays. J'habitais un appartement meublé par mes soins et avec mes sous qui avaient aussi payé ma voiture. Oui, jusque là je m'étais cru parfaitement 'libérée' et au sommet de la pensée par rapport à l'avancement des femmes . . .

Une fois habituée à la lueur d'une autre clarté, il a bien fallu, pour mettre ma vie au diapason de ma nouvelle conscience, que vienne le temps des professions de foi et des gestes . . . Et alors comme j'ai eu peu d'être compromise avec les féministes trop radicales! Comme je me suis entourée de phrases précautionneuses pour préserver mes arrières! Quand est venu le temps de me marier, comme j'ai eu hâte de porter le nom de *madame*, convoité depuis toujours, semble-t-il, parce qu'à mon époque on n'était pas tout à fait acceptée, n'est-ce-pas, si on ne pouvait montrer qu'un homme vous avait donnée son nom! Cependant, mon nom à moi j'en étais fière, je le portais depuis longtemps (je n'avais plus trente ans) et c'était le nom de mes ancêtres, un aspect très important pour une Québécoise comme moi. Alors, j'ai hésité, prise entre deux feux, et, pour me faire plaisir sur tous les fronts, j'ai gardé mon nom et ajouté celui de mon mari. Oh! Alors . . .

Alors! Premier avortement de ma décision au bureau des passeports. Et mon mari qui demande: 'Mais qu'as-tu contre mon nom?' Je reste bouche bée car c'est un mari qui me comprend en ce qui concerne tant d'autres questions. Et je pense confusément: 'Mais qu'a-t-il contre *mon* nom?' Et puis les commis de banques s'agitent, les ordinateurs/trices (quel sexe ont-elles ces machines-là?) des magasins et des institutions ne peuvent avaler en entier cette trop longue signature qui me revient chaque fois amputée de quelque façon. Je sais bien que je vais à l'encontre de toute l'organisation établie. Établie par qui? Sûrement pas par moi citoyenne payeuse de taxes à nom tronqué! Peu à peu, sauf pour ma signature et lorsque je me présente professionnellement, c'est le nouveau nom qui prend le pas. Évidemment, j'aurais dû être plus résolue *avant* le mariage mais je n'étais pas prête à ce moment-là . . .

Est-ce que je m'illusionne sur mes capacités présentes? Car je progresse . . . A mesure que les idées nouvelles envahissent la société, je me sens plus forte, plus capable d'affirmer mes sentiments à ce sujet. Maintenant, les hommes prennent même des précautions pour ne pas se faire estampiller d'anti-féministes. Moins de femmes osent dire: 'Les femmes doivent faire croire à leurs maris qu'ils sont les maîtres en tout'; 'Grimper trop haut dans sa carrière empêche de trouver mari'; 'Une femme doit se faire remarquer au travail non par son ambition mais par sa douceur'; 'Les femmes se jalouent et sont incapables de s'entraider'; et, plus récemment: 'Une femme prêtre? Sacrilège!' etc. Si je n'ai pas souvent les mots justes pour réfuter ces préjugés, je sais au moins, au fond de moi-même, que je n'y adhère plus et que mon esprit les balaie d'un haussement d'épaule. Un haussement seulement? En vérité, pas toujours! Le conditionnement tenace et l'hypocrisie inconsciente me bouleversent encore . . .

Est-ce que, il n'y a pas tant d'années, je pensais vraiment comme cela, moi aussi? Et avec moins d'excuses sans doute! Car toutes n'ont pas des aieules 'avancées', une profession, un mari qui ne classe pas les tâches domestiques comme uniquement féminines et qui met la main à la pâte plus souvent que la plupart des époux que je connais. Toutes n'ont pas mon sens aigu de la justice . . .

Alors, pourquoi donc, avec tous ces avantages, n'ai-je pas changé plus vite et surtout pourquoi suis-je encore si timorée? Il est vrai que je me heurte, comme tout le monde, aux obstacles qu'engendrent les tabous encore vivants de la société mais, je le sais, l'ennemi est surtout en moi: c'est surtout à mes craintes, à mon manque de confiance, à mon vieux fond de conditionnement, en somme, que je me heurte.

Et si je me compromettais officiellement en rédigeant ces pensées? Décision difficile, mais que je prends: je ferai parvenir ce témoignage de mon cheminement aux *Cahiers de la femme!* Peut-être rejoindrai-je ainsi d'autres femmes qui, comme moi, luttent encore avec elles-mêmes . . .

Et voilà que ma lenteur à me libérer m'impatiente. Je veux désormais, pour meubler mon esprit d'idées très nettes, lire systématiquement tout ce que les écrivaines produisent sur le sujet. Je veux me dégager entièrement de tous ces préjugés qui, j'en suis certaine, collent encore à moi malgré moi. Je veux désormais courir dans la voie de la liberté . . . Je le veux! Y arriverai-je?



Joe McKendy